

XIV

La petite Maximilienne de Coulange grandissait sous la douce protection de sa mère qui lui prodiguait les trésors de sa tendresse maternelle.

Mais ce qui était fatal arriva.

La jeune femme crut découvrir que le marquis n'avait aucune affection pour sa fille.

Jamais il ne demandait à la voir ; il ne pensait qu'à son fils, ne parlait que de son fils et n'avait d'autres précautions que celles des joies présentes et du bonheur dans l'avenir du petit Eugène.

Quand la marquise lui parlait de sa fille, il lui répondait avec la plus grande indifférence, et lorsque, voulant à toute force émouvoir ses entrailles, elle lui présentait l'enfant, il restait comme un marbre, et laissait voir un embarras pénible.

La jeune mère éprouva d'abord de douloureuses surprises. Mais, quand elle se fut sérieusement convaincue que le marquis donnait à son fils toute sa tendresse, qu'il n'aimait pas sa fille, que peut-être même il la détestait, elle en vint bientôt à un véritable désespoir.

Les souffrances morales qu'elle endurait étaient épouvantables.

Au milieu de ses crises de désespoir qui se renouvelaient presque chaque jour, elle prenait sa fille, la serrait convulsivement contre son cœur, la couvrait de baisers délirants et l'inondait de ses larmes.

—C'est sa fille, pourtant, s'écriait-elle ; c'est sa fille, et il ne peut pas la voir, et il ne l'aime pas ! Le malheureux ! le malheureux !

Puis elle reprenait avec plus de force :

—Mais c'est horrible, cela ; c'est contre nature, c'est monstrueux !... Oh ! un père qui n'aime pas son enfant !

Et c'est l'autre qu'il aime, l'autre, l'enfant d'une étrangère ! Et cet enfant, que sa mère, une misérable femme, a vendu sans doute pour quelques pièces d'or, cet enfant ne se contente pas d'occuper ici une place qui ne lui appartient pas, il faut encore qu'il vole à ma fille la tendresse de son père ! Comme je le hais, comme je le hais !

Alors une sorte de rage s'emparait d'elle et elle voulait, tous les malheurs dussent-ils fondre sur elle, révéler à son mari le secret terrible, en lui criant :

—Cet enfant que tu aimes, dont tu fais ton idole, pour lequel tu repousses ta fille, eh bien, cet enfant n'est pas le tien, il n'est pas à nous, c'est un étranger. Mon frère l'a ramassé je ne sais où, probablement dans la fange où se traînait sa mère !

Oui, voilà ce que dans sa colère elle voulait dire à son mari.

Mais, après l'explosion de la douleur et du désespoir, la réflexion venait.

Alors, elle voyait se dresser devant elle les terribles conséquences de sa révélation tardive : le scandale, le nom de Coulange livré en pâture à la curiosité de la France entière, le déshonneur et la perte des siens ; et puis, pour le marquis qu'elle aimait, quel coup de foudre !

Et en pensant que son mari ne voudrait pas voir en elle une victime, qu'il l'accuserait, elle aussi, de l'avoir trompé, qu'il la maudirait, qu'il cesserait de l'aimer, elle était prise d'un frisson de terreur qui glaçait son cœur et tout ses membres.

Les mêmes raisons qui, bien des fois déjà, avaient retenu les paroles sur ses lèvres, la faisaient reculer encore.

Après avoir reconnu son impuissance, à ses révoltes intérieures, à ses accès de fureur, succédait un profond découragement.

—Trop tard, il est trop tard, se disait-elle avec amertume ; c'est autrefois que je devais parler, maintenant je suis forcée de me taire. Je ne peux plus sortir de l'abîme où j'ai été précipitée... J'avais prévu ce que me coûte aujourd'hui le silence que j'ai gardé ; oui, je savais que mon cœur connaîtrait toutes les angoisses, toutes les douleurs, toutes les tortures ! Après avoir tant souffert il faut que je souffre encore, que je souffre toujours ! J'ai laissé s'accomplir le crime, je suis coupable. Ah ! c'est alors que je devais me révolter contre l'oppression, ma faiblesse, ma lâcheté m'ont faite la complice de ma mère et de mon frère... Dieu me punit ! Mais s'il me fait souffrir ainsi, moi, quel effroyable châtement réserve-t-il donc aux autres ?...

C'est sur madame de Perny et Sosthène qu'elle faisait retomber sa colère. Elle ne prononçait leurs noms qu'avec un frémissement de terreur. Elle appelait sur eux, dans ses imprécations, toutes les malédictions du ciel, et elle jurait de ne les revoir jamais.

Ce qui existait au sujet des enfants aurait pu amener de la froideur et susciter des querelles entre la marquise et son mari. Il n'en était rien. Si, sur ce point, il n'y avait pas entre eux communauté de pensées et de sentiments, ils n'en restaient pas moins unis. Rien ne pouvait altérer leur mutuelle affection. L'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre conservait toute sa puissance.

M. de Coulange, toujours empressé, généreux et bon, avait pour Mathilde la même sollicitude, les mêmes attentions, les mêmes prévenances. Il aurait considéré comme indigne de son caractère de

lui adresser un reproche ou de lui faire seulement une observation.

Ils avaient chacun une plaie saignante au cœur et si Mathilde cachait soigneusement ses douleurs à son mari, le marquis ne mettait pas moins de soin à lui cacher les siennes.

En s'occupant exclusivement de son fils, M. de Coulange semblait vouloir justifier son indifférence pour sa fille. Mais s'il ne lui témoignait aucune affection, s'il refusait de la voir, s'il voulait qu'on la tint éloignée de lui, c'était un parti pris, un système adopté. Il était uniquement dirigé par cette idée que Mathilde refusant sa tendresse à son fils, il devait à l'enfant repoussé par la mère, réparation du tort qui lui était fait. Il se contraignait, se faisait violence pour imposer silence à son cœur, et ce n'était pas sans souffrir beaucoup qu'il donnait à son fils la part de tendresse paternelle qu'il devait à sa fille.

Si la marquise eût pu lire dans le cœur de son mari ou surprendre sa pensée, elle aurait découvert avec joie que sa froideur et son indifférence pour la petite Maximilienne n'existaient pas réellement.

Mais elle ne pouvait pas deviner les motifs de la conduite du marquis. Comme elle, il gardait son secret.

La marquise allait peu dans le monde. Les amusements si avidement recherchés par la plupart des femmes, étaient sans attrait pour elle. Les soins qu'elle donnait à sa fille étaient ses plus chères distractions. Elle voulait se consacrer entièrement à son devoir de mère.

Bien qu'elle eût sa loge à l'Opéra, c'est à peine si on la voyait au théâtre une ou deux fois par mois ; et encore était-ce pour faire plaisir à son mari.

C'était également pour lui être agréable qu'elle consentait à assister avec lui à quelques rares fêtes.

Du reste, malgré son grand amour pour la solitude, elle comprenait facilement que la fortune de son mari, sa position, son rang leur imposaient à tous les deux certaines obligations envers le monde. Ils ne cherchaient pas à agrandir le cercle de leurs relations intimes, mais ils conservaient leurs anciens amis.

Cela obligeait madame de Coulange à donner quelques dîners, suivis souvent d'un concert et d'une sauterie, et à rendre les visites qu'on lui faisait le jeudi, qui était son jour de réception.

—Mathilde, lui dit un jour le marquis, il y a plus d'un mois que tu n'es allée chez la comtesse de Germond, qui vient te voir régulièrement tous les jeudis, j'ai eu l'occasion de la rencontrer hier, et, tout en disant qu'elle avait pour toi une grande amitié, elle ne m'a pas caché qu'elle était surprise de te voir si rarement assister à quelques-unes de ces fêtes mondaines où se donne rendez-vous l'élite de la haute société parisienne.

—Madame de Germond reçoit le soir, répondit la marquise, et tu sais que je n'aime guère à sortir la nuit. Je n'ai qu'à me louer de la comtesse, qui s'est toujours montrée très affectueuse pour moi, et je serais désolée de lui causer le moindre déplaisir. Si tu le veux, Edouard, nous irons chez elle ce soir.

—Cela me serait très agréable ; malheureusement, j'ai un rendez-vous qui ne me permet pas de t'accompagner.

—Alors, nous ferons cette visite un autre jour.

—Pourquoi, puisque tu étais décidée à sortir ce soir, n'irais-tu pas seule chez madame de Germond ?

—Est-ce que ton rendez-vous te retiendra longtemps ?

—Je ne saurais le dire, peut-être jusqu'à minuit.

Après un moment de silence, la marquise reprit :

—Eh bien, j'irai ce soir chez madame de Germond. Si tu es libre de bonne heure, tu viendras me prendre ?

—Je te le promets.

—Je t'attendrai jusqu'à onze heures.

—C'est convenu.

Le soir, à neuf heures et demie, madame de Coulange entra dans le salon de la comtesse de Germond où se trouvaient déjà réunies une quinzaine de personnes.

—Après l'échange des compliments d'usage, la conversation reprit son cours et devint bientôt très animée. D'une chose plus ou moins intéressante on passait rapidement à une autre.

Un grand jeune homme blond, très répandu dans le monde où il recueillait avec soin les anecdotes gaies, les aventures piquantes et les petits faits scandaleux, se mit à raconter la chronique parisienne de jours précédents, en y mêlant avec infiniment de brio et d'esprit le mot drôle, l'épigramme et le trait mordant, ce qui fit rire ses auditeurs jusqu'aux larmes.

—Ensuite on parla théâtre.

(A suivre.)

Si votre bébé pleure par manque de sommeil, donnez-lui une dose de *Menthol Soothing Syrup* le meilleur sirop calmant indispensable dans toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout 25c la bouteille.